

BN. Fonds mexicain

Eugène BOBAN
Documents pour servir à l'Histoire du Mexique
Catalogue raisonné de la collection de M. E. -Eugène GOUPIL
(ancienne collection J.-M. -A. AUBIN)
Vol. II
Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1891

N° 188

VOYAGE DANS LES DEUX LOUISIANES

Manuscrit. Un cahier in-folio (72 pages).

Voyage dans les deux Louisianes et chez les nations sauvages du Missouri, par les États-Unis, l'Ohio et les provinces qui les bordent, en 1801, 1802 et 1803. Avec un aperçu des moeurs, des usages, du caractère, des coutumes religieuses et civiles des peuples de ces diverses contrées, par M. Perrin du Lac, à Paris, chez Capelle et Renaud, libraires-commissionnaires, rue Jean-Jacques Rousseau, et à Lyon, chez Bruisset aîné et Buynand, 1805. *Esta obra se saco del capitulo veinte y cuatro, pagina ciento noventa y cinco.*

Les deux dernières pages de ce cahier, composées de notes complémentaires, sont écrites en français par Pichardo.

VOYAGE
DANS
Les Deux Louisianes
et
Chez les Nations Sauvages du Missouri,
par les Etats-Unis, l'Ohio et les Provinces
qui les bordent,
en 1801, 1802 et 1803 ;
Avec un aperçu des Mœurs, des Usages, du
Caractère et des Coutumes religieuses et ci-
viles des Peuples de ces diverses Contrées.
Par M. Perrin du
Lac.
A Paris,
Chez Capelle et Renand, Libraires-commis-
sionres, rue J.-J. Rousseau.
Et à Lyon, chez Bruisset aîné et Buynand
1805.

147

² Esta Obra se sacó del Capitulo veinte y quatro, pagina ciento noventa y cinco.

Chapitre XXIV

² Commerce de pelleterie^[1], départ pour le haut Missouri: arrivée chez les Kancès ; traite ; Ottotatocs ; grands Panis ; Mahas ; Poncas ; arrivée à la rivière Blanche ; Chaguyennes ; départ pour Saint-Louis.

³ Le principal commerce de la Louisiane supérieure, se fait avec les Sauvages qui habitent à peu de distance du Missouri. Les Anglois chez lesquels les négocians de ce pays vont chercher leurs marchandises de traite, ont un tel avantage sur eux dans ce genre de trafic, qu'ils sont obligés de se retirer, aussitôt que les traiteurs de cette nation se présentent. Aussi se sont-ils exclusivement emparés du commerce du Mississippi et de presque toutes les rivières qui s'y jettent. Ces rivières leur apportent, chaque année, une grande quantité de superbes fourrures en loutres, cerviers, castors, rats musqués*, et, que nous sommes ensuite obligés d'acheter d'eux pour nos manufactures. Les principaux rendez-vous des traiteurs Canadiens sur le Mississippi, sont la Prairie du Chien, distante de Saint-Louis d'environ cinq cents milles, et la rivière St-Pierre qui en est à trois cents milles plus loin. Les Sioux qui s'y rendent chaque année après la chasse, y apportent non-

*Rats musqués. El Manuel Lexique, ou Dictionnaire Portatif des mots françois dont la signification n'est pas familière a tout le Monde" explica asi estas palabras: „Les Rats musqués, qui sont naturels dans la Martinique, et dans quelques autres Isles, embau-ment d'une odeur & musc l'air des lieux voisins. On les nomme autrement Piloxis." Y et P. Luis Oten-nepi.. Doxoam... ..hace... bien morcion de ... sabone8, [illisible.....] Italiano pag. 33A Soxici moschiati. }

±

2

seulement leurs pelleteries, mais encore celles des peuples septentrionaux, auxquels ils donnent en échange de la poudre à tirer, du plomb en lingot ou en balles, quelques fusils, du vermillon, et d'autres bagatelles dont ils font grand cas.

⁴ Curieux tout à la fois de connoître par moi-même les moeurs de ces nations non civilisées et leur manière de traiter avec les Blancs; je chargeai une longue pirogue de tout ce qui pouvoit leur être utile, et prix à mon service un ancien traiteur de la rivière des Illinois, qui avoit des connoissances supérieures à celles qu'ont ordinairement les gens de cette espèce. Emplo-

¹ Pelleterie.

yé autrefois par la Compagnie du haut Missouri, il avoit remonté cette rivière plus haut qu'aucun autre dans le pays, et avoit passé plusieurs années au milieu de ces peuples, dont il avoit appris les divers dialectes. Il m'a communiqué, sur leurs moeurs, leurs usages et leurs cérémonies, des observations curieuses ; et c'est à lui que je dois en grande partie les détails que je donnerai bientôt.

⁵ Ce fut pendant son séjour dans les postes les plus éloignés, que le roi d'Espagne promit des récompenses aux traiteurs qui lui donneroient ; sur des nations jusq' alors inconnues, les renseignemens les plus intéressans. Il re-
±

doubla d'activité et de travail pour mériter la confiance des autorités supérieures présenta des mémoires d'une utilité réelle ; mais ses peines ainsi que celles de tous ceux qui l'avoient invité, furent entièrement perdues. Ce gouvernement n'en a profité, ni pour l'~~instruccion~~ amélioration de son commerce, ni pour l'instruction publique. Tous ces mémoires sont restés dans les archives, dont je les ai tirés moi-même pour en extraire les parties les plus essentielles. Peut-être cet extrait servira-t-il un jour au gouvernement François, à son commerce, ou à l'homme qui aime à lire dans le grand livre de la Nature.

⁶ Le 18 mai 1802 nous partîmes avec dix hommes d'équipage et tout ce qui peut être nécessaire à la traite avec plusieurs peuplades sauvages. Les objets principaux sont: les couvertures de laine, les draps bleus ou écarlates, les fusils, le plomb en lingot et en balles, la poudre à tirer, le vermillon, les chaudières de cuivre, les couteaux, les casse-têtes et les bijoux en argent ou en étaint. je ne rendrai pas compte de mon voyage jour par jour. Les bords du Missouri, à six milles au-dessus de Saint Charles, n'oifrant plus ni village ni maisons, je me contenterai de dire que partout les terres qui le bordent paroissent d'
excellente

±

{ voyage à ... [illisible] }

excellente qualité, que dans quelques parties, les prairies s'étendent à perte de vue ; que, dans d'au-

tres, les bois y sont d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses : preuve certaine de la fertilité des terres qui les nourrissent. Sa carte que je joins ici et que j'ai rectifié dans une distance de onze cents milles, fera connoître exactement le nombre des rivières qui viennent grossir ses eaux. Quelques-unes sont navigables à plus de six cents milles.

⁷ A cent dix-sept milles de l'embouchure du Missouri, on voit celle de la rivière des grands Os, ou Osages. Après l'avoir remontée deux cent quarante milles, on trouve leurs villages, qui sont les deux plus peuplés de toute la côte sud. Mais comme ce sont ceux des Sauvages de la haute Louisiane qui sont les plus communs, je me décidai à ne pas y aller. Cent trente milles plus haut, nous trovâmes^[2] leurs anciens villages, aujourd'hui presque entièrement détruits. Ils ont été obligés par les Sioux de les abandonner et de se retirer dans l'intérieur des terres. Ils sont cependant braves et nombreux ; mais leurs ennemis, aussi braves, comptent au moins six fois autant de guerriers, dont le caractère féroce est redouté de tous les peuples voisins.

⁸ A peu de distance des anciens villages Osages, sur la rive opposée, on voit la
±

grande rivière. Elle a au moins quarante brasses de largeur a son embouchure, et est navigable pour les pirogues à plus de trois cents milles. Nous nous y arrêtâmes vingt-quatre heures pour renouveler nos provisions qui touchoient à leur fin. Nos mariniers chasseurs nous tuèrent en effet quatre chevreuils, que nous salâmes presque entièrement. Nous prîmes également quelques beaux poissons, mais qu'il nous fut impossible de conserver plus de trois jours. A deux ou trois milles de la grande rivière est une côte, appelée par les Sauvages Wachanto, (endroit de serpent). Je voulus m'assurer si elle méritait son nom, et fus m'y promener avec mon interprète. Je n'y fus pas longtemps sans y voir une grande quantité de reptiles de toute espèce qui m'effrayèrent et me dégoûtèrent.

⁹ Nous nous embarquâmes le lendemain au lever du soleil, et après trois jours de

² trovâmes

route par une chaleur insupportable, nous arrivâmes à la rivière des Kancés, éloignée de l'embouchure du Missouri de trois cent deux milles. Cette rivière navigable pour les canots et pirogues, à plus de cinq cents milles, dans toutes les saisons de l'année, à cent brasses de large à son embouchure, et roule ses eaux claires et limpides sur un sable doré. Comme c'étoit avec la

4

nation à laquelle elle a donné son nom, que nous voulions commencer à traiter ; nous la remontâmes deux cent quarante milles, presque sans obstacle et bien plus promptement que le Missouri, dont le cours est beaucoup plus rapide.

¹⁰ Les Kancés sont grands, beaux, vigoureux et braves. Presque toujours en guerre avec les Osages trois fois plus nombreux qu'eux, ils ont souvent repoussé leurs attaques avec avantage. Ils sont actifs et bons chasseurs ; et le commerce s'y fait sans danger pour les Blancs, qu'ils traitent avec distinction, et à qui ils fournissent à très-bon marché tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistance.

¹¹ Lorsqu'un traiteur arrive dans un village, son premier soin doit être de faire des présents aux chefs, avant même d'avoir débarqué aucune marchandise. Ce préliminaire rempli, il obtient la permission de construire une cabane dans la partie du village qui lui convient, et d'y établir son domicile. Le prix des objets de traite une fois fixé, il ne doit pas le changer ; car, si dans l'espérance de vendre davantage il le diminueoit, il seroit obligé de rendre à ceux qui auroient traité plus chèrement ; s'il l'augmentoît, il courroit risque d'être maltraité. Il doit donc ne se départir jamais de son prix. Un Sauvage a-t-il quelques besoins ? il jette en entrant dans la cabane le nombre de peaux qu'il veut vendre, et va prendre ce qui lui

convient. Chaque peau a une valeur de convention que tous connoissent. Ils appellent plu l'équivalent d'une piastre ; ainsi deux peaux de chèvre ou de chevreau, font un plu. Une peau de chevreuil, ou de castor, fait un plu : une peau de loutre deux plus, etc. etc. Comme ils doivent donner tant de plus pour tel objet, il n'y a jamais la moindre difficulté dans les marchés.

¹² J'eus occasion de me convaincre com-

bien ces peuples estiment les François, qu'ils ne connoissent cependant que par tradition, mais dont ils parlent avec enthousiasme. Mon interprète m'ayant annoncé comme venant de l'autre bord des grands lacs, (c'est ainsi qu'ils nomment la mer) le chef me pris la main, me la serra fortement et me conduisit dans sa cabane, où il fallut manger des mets qu'il me présenta. Tous les considérés (*) m'accueillirent avec le même empressement, et voulurent alternativement me festiner. Selon leur usage, ils me présentèrent quelques-unes de leurs filles, qui sont presque toutes laides et malpropres. Je n'acceptai que celles du grand chef, à qui j'aurois craint de déplaire par mon refus, et fis à toutes les autres de petits cadeaux que j'avois apportés dans cette intention, et qui parurent les flatter plus que toutes les caresses que j'aurois pu leur faire.

13 Parmi les questions sans nombre dont ils m'accabloient, je remarquai les deux suivantes, parce qu'ils me les fixent presque tous

(*) Terme usité dans le pays et le seul qui puisse rendre le mot employé par les Sauvages pour désigner des hommes qui, sans avoir un pouvoir réel, en ont cependant un d'opinion.

±

5

séparément, et que mes réponses semblèrent leur causer le plus grand étonnement. « Pourquoi, me demandoient-ils, as-tu quitté le beau pays que tu habites, où tout est en abondance, où les hommes sont si supérieures à tous les autres hommes, pour venir, au milieu des dangers, dans ces contrées sauvages et presque inhabitées ? » Lorsque je leur faisais répondre que c'étoit pour les voir, étudier leurs moeurs, leurs usages, leur manière de vivre, leurs cérémonies civiles ou religieuses et aller les faire connoître à mes compatriotes, ils se regardoient en riant et ne pouvoient le croire. La plupart me repondoient que je les trompois et que cela n'étoit pas pos-

^{x14} sible. ^x Leur seconde question étoit : « Les peuples de ton pays sont-ils esclaves des femmes comme les Blancs que nous voyons ici, et avec lesquels nous traitons ? » Cette seconde question m'embarrassa beaucoup plus que la première. Je conçus facilement que je perdrais tout crédit chez eux, si je ne me montrais différent des autres Blancs, sur-tout d'après la connoissance que j'avois de leurs usages à cet égard. Je leur fis donc répondre, sans hésiter, que nous aimions nos femmes, mais que nous n'en étions point les esclaves ; qu'aussi long-temps qu'elles nous plai-

soient, nous vivions avec elles ; mais que si elles man-
quoient à ce qu'elles devoient à leurs maris, ils s'en
séparoient et les abandonnoient. L'amour que nous
avons pour nos enfans, ajoutois-je ; nous fait sou-
vent passer très-légèrement sur la conduite de
leurs mères ; et nous pensons que leur foiblesse

±

est un droit que le grand Esprit leur à donné à no-
tre attachement. Ils parurent satisfaits de ma ré-
ponse, et ne cessèrent de me témoigner la plus
grande considération. Ma conduite d'ailleurs aug-
mentoît la bonne opinion que je voulois leur laisser
de moi. Je donnois des ordres à tout l'équipage, et
j'en étois ponctuellement obéi. J'avois l'air de ne
prendre aucune part à la traite, et je commandois
au traiteur. J'étois sobre, et empêchois mes compag-
nons de voyage de se livrer à aucun excès : c'en é-
toit assez pour être respecté ; et je le fus. Les pe-
tits présens que je fis à la fille du chef et aux
plus considérés de la nation, me valurent une gran-
de réputation de générosité, et dans aucun pays du
monde on n'eût pu l'acquérir à meilleur marché.

15 Enfin, après être resté douze jours
chez cette nation, j'annonçai mon départ pour le len-
demain. Ils ne voulurent pas me laisser partir
sans me donner une marque d'amitié et de distinc-
tion. Ils exécutèrent la danse du boeuf avec toutes
les cérémonies dont je parlerai dans la suite, et
me firent différens petits cadeaux. J'eus soin de
ne point me laisser vaincre en générosité : ce qui
ne me fut pas difficile ; la moindre bijouterie é-
tant bien supérieure à leurs yeux, à tout ce
qu'ils pouvoient me donner. Nous reçumes d'eux,

±

6

pour notre voyage, de la viande fraîche en abon-
dance, des melons d'eau et quelques épis de jeune
maïs à peine encore formé, mais qui diversifie la
nourriture, dans un pays où l'on s'en procure di-
fficilement. Arrivés à l'embouchure de la rivière
des Kancés, nous fîmes une large fosse dans la-
quelle nous déposâmes nos pelleteries, afin de ne
pas nous en charger inutilement pendant la
longue route qu'il nous restoit à faire.

16 A trente-cinq milles plus haut
nous trouvâmes un des anciens villages des Kancés,
et un second à vingt-deux milles plus loin. Trois

milles avant ce second village nous reconnûmes une mine de fer, dont les parties extrêmement pesantes me prouvèrent la richesse. Je me promis d'en faire l'expérience à mon retour, mais malheureusement un accident, dont je parlerai à son temps, me mit dans l'impossibilité d'exécuter mon projet. La prairie Saint-Michel qui commence quelques milles plus haut, s'étend à perte de vue dans l'intérieur des terres, et occupe sur le rivage une étendue de vingt-quatre milles au moins. De là jusq'à la petite rivière appelée l'Eau qui pleure, qui en est éloignée de cent quarante milles, on ne trouve rien qui puisse fixer l'attention. Mon intention étant d'

±

aller chez les Ottotatocs et de là chez les grands Panis qui n'en sont éloignés que de soixante et dix milles, je quittai mon bateau avec l'interprète et un marinier, et suivis un sentier tracé à travers la forêt depuis l'Eau qui pleure. Le soir même nous fûmes coucher à quatorze milles, sur les bords d'une petite rivière appelée la Saline, à cause du goût saumâtre que prennent ses eaux sur quelques bancs de sel qu'elles traversent. Le lendemain, à huit heures du soir, nous arrivâmes aux anciens villages des Ottotatocs. Il y restoit quelques débris de cette nation, mais trop peu nombreux pour mériter notre attention. Les Sioux les ont forcés de se retirer dans le Nord, où ils ont fixé leur séjour depuis quelques années. Le petit nombre de ceux que nous y trouvâmes nous accueillit avec bonté, nous fournit des vivres frais, et échangea quelques pelleteries pour des bagatelles, qu'ils nous demandoient comme une faveur.

17 Si l'on peut juger du reste de la nation par ce que nous en vîmes, les habitans sont laids et tresmal-propres ; ils ne se maintiennent dans le pays qu'ils habitent, que par la souplesse et leur complaisance envers leurs voisins.

±

7

voisins. Mais comme ces qualités ne réussissent pas mieux chez les nations sauvages que chez les peuples policés, on peut prévoir sans peine qu'ils seront avant peu, détruits ou contraints d'aller rejoindre leurs compatriotes. La rivière Plate sur

laquelle est situé leur village, est presque aussi large que le Missouri ; mais son courant est si rapide et elle à si peu de profondeur, que la navigation en est presque impossible, si ce n'est au printemps ou au commencement de l'été. Cette rivière à sa source dans les montagnes du haut Mexique, à peu de distance de celle de Santa-Fé.

18 Nous ne séjournâmes que trente-six heures chez les Ottotatocs, et continuâmes notre route par la rivière Plate chez les grands Panis, où nous arrivâmes après trois jours de fatigue. Comme il y avoit très-peu d'eau, les marins furent souvent obligés de soulever le bateau et de le faire glisser trente ou quarante toises sur le gravier. Nous fûmes mieux reçus des grands Panis que nous ne l'avions été des Kancés mêmes. En guerre avec la nation appelée les Républiques, ils n'avoient pour résister à leurs attaques qu'un petit nombre d'armes à feu, et manquoient entièrement de munitions. On

±

leur en donna pour du castor, des loutres, des peaux de buffle, et quelques-unes de chevreuil. Lorsque l'on arrive chez des peuples qui vont en guerre, on doit avoir soin de ne laisser à découvert que les armes que l'on présume pouvoir leur vendre, autrement on court risque qu'ils ne s'en saisissent pour leur défense lorsqu'ils n'ont plus de moyens d'échange. Les grands Panis me parurent généralement moins grands que les Kancés. Ils sont actifs et bons chasseurs ; mais ils tueroient beaucoup plus de gibier si les Blancs venoient plus fréquemment traiter avec eux. Ils perdent beaucoup de pelleteries à défaut d'occasions pour s'en défaire. Leurs moeurs ne diffèrent que très-peu de celles des Kancés. J'assistai pendant mon séjour à l'inhumation d'un des considérés. j'aurai occasion dans la suite de parler de cette cérémonie, qui est la même chez tous les peuples sauvages.

19 Nous ne restâmes que huit jours chez les grands Panis, et laissâmes derrière nous un village de la nation des Loups, qui n'en est pas éloigné de plus de cent milles, mais où il est difficile de se rendre, à cause du peu d'eau qu'il y a dans la rivière. A notre retour

dans le Missouri nous abordâmes en face de l'embouchure de la rivière Plate, à un ancien fort bâti en 1792 par la compagnie du haut Missouri. Nous y laissâmes les pelleteries dont nous étions chargés, et continuâmes notre route. Vingt-six milles plus haut on voit la première rivière des Sioux. Elle n'est navigable qu'à une petite distance, et à sa source près de celle des Monis, qui se jette dans le Mississipi. Au-dessus de cette rivière le cèdre commence à être abondant, et à quelques milles plus haut on en voit de la plus grande beauté.

20. A quatre-vingt-dix milles de la première rivière des Sioux, (735 milles au-dessus de l'embouchure du Missouri) est la rivière et le village des Mahas. Cette nation à beaucoup souffert de la petite vérole qui, en 1801, y à exercé de terribles ravages. Leur village est situé dans une belle plaine, aux pieds d'un agréable coteau, à une lieue du Missouri. Il est entouré de toutes parts de vastes prairies, où ils font paître leurs chevaux, et qui les mettent à l'abri des attaques imprévues de leurs ennemis, qu'ils peuvent découvrir à une grande distance.

±

21. Les Mahas n'ont rien qui les distingue des autres peuples sauvages. Ils n'ont que très-peu d'armes à feu, parce qu'ils ne voient des Blancs que très-rarement ; ce qui les force à réprimer leur amour pour la guerre. Ils ont trop de désavantage sur les tribus plus voisines des peuples civilisés, pour oser les attaquer. Ils sont même obligés souvent de dévorer les injures qu'ils en reçoivent, et de renvoyer à d'autres temps leurs projets de vengeance. Quoique je n'aie eu aucun motif personnel de plainte, je les trouvai cependant d'une humeur moins affable que les Kancès et les Panis. Ils achetèrent de la poudre à tirer, du plomb en balles, du vermillon et beaucoup de petits bijoux en argent et en étain. Ils nous fournirent de la viande de Buffalo ou boeuf sauvage, qui est sans contredit la meilleure que l'on puisse manger dans ces contrées. Nous en salâmes environ trois cents livres, et leur donnâmes en échange tout ce qu'ils désirèrent.

22. Deux jours avant mon départ j'assistai aux préparatifs d'une expédition guerrière, qu'ils alloient faire contre les nations Miamis, qui en sont éloignées de plus de cinq cents milles. J'y mangeai, pour la première fois de ma vie, de la chair de chien, dont ils se régalaient dans ces circonstances. Quoique j'éprouvasse

une

±

9

une répugnance assez forte à goûter de cette viande, je m'efforçai de paroître la trouver bonne et d'applaudir à leur goût. Je leur fis inutilement faire plusieurs questions, pour m'assurer des raisons qui les déterminoient à de semblables repas ; je n'en obtins rien de satisfaisant ; ils tenoient, disoient-ils, cet usage de leurs pères, et celui qui ne le pratiqueroit pas s'exposeroit à échouer dans son entreprise : cette raison est le plus souvent la seule qu'ils donnent aux étrangers qui s'informent des motifs de leurs actions.

23 A vingt milles de la rivière des Mahas, est la seconde des Sioux, qui n'est navigable qu'à quelques milles de son embouchure. A soixante milles plus haut, on trouve les restes d'un village du Petit-Arc. Il fut bâti par un chef Mahas nommé Petit-Arc, qui, à la suite d'une querelle avec d'autres habitans de sa tribu, vint en former une particulière, composée de sa famille et de ses partisans. Après sa mort, se trouvant trop foibles pour résister aux partis Sioux qui venoient les mettre à contribution, ils se réunirent au corps de la nation dont ils ne se sont plus séparés.

24 L'Eau-qui-court à trois milles au-dessous du village des Poncas, est une rivière large de soixante et dix brasses à son embouchure. Elle est si rapide et si basse, que l'on ne peut

±

y naviguer, même en canot. Les Sauvages qui la descendent, se servent de bateaux faits avec des peaux de buffles, qui cèdent sur les cailloux. La nation Poncas, chez laquelle je me rendis à pied depuis l'Eau-qui-court, compte encore trois cents cinquante guerriers, malgré les ravages de la petite vérole. J'y fus accueilli comme je l'avois été de toutes celles chez qui j'avois passé. Cependant, l'entêtement d'un des hommes de mon équipage manqua avoir des suites fâcheuses ; il fallut tout

l'ascendant que j'avois sur ces peuples, et l'attachement que j'avois su inspirer à ceux qui m'accompagnoient, pour y maintenir la bonne harmonie. Un de mes mariniers nageurs (*) avoit une paire de boucles d'oreilles en argent, qui firent plaisir à un jeune Sauvage : celui-ci lui offrit en échange des pelleteries précieuses, dont la valeur sur les lieux mêmes étoit vingt fois supérieure à celle de l'objet qui lui faisoit envie. Soit obstination, soit attachement à ce petit meuble, le marinier ne voulut jamais consentir à les lui remettre. Je connoissois le danger auquel il s'exposoit ; je l'engageai à ne pas refuser les propositions du jeune Sauvage ; je lui promis même, outre le prix avantageux qu'il lui offrois, de lui en donner à notre arrivée, d'autres en

(*) On en mène toujours deux, qui dans les endroits difficiles, sont obligés de se jeter à l'eau au premier signal du patron.

±

10

or ou en argent, à son choix : rien ne put le tenter. Le jeune Sauvage aussi entêté que lui, fut l'attendre dans un endroit écarté, le perça d'une flèche qui lui traversa le cou, et le laissa pour mort ; il lui ôta ensuite ses boucles d'oreilles, les attacha aux siennes, et vint gaiement m'apporter tout ce qu'il avoit offert en échange. A peine eus-je connoissance de cet assassinat, que je courus au lieu où il avoit été commis ; j'y trouvai mon marinier sans mouvement et presque sans vie ; la flèche étoit encore dans son cou, et ne pouvoit que difficilement en être arrachée. Un Sauvage au fait de ces genres d'opération, la tira cependant assez adroitement, et mit sur la plaie une plante (*) qu'il mâcha, et sur laquelle il fit quelques signes pour implorer, me dit-il, l'assistance du Grand Manitou. (**)

25 A mon retour, je trouvai l'équipage sous les armes ; ils étoient prêts à venger la mort de celui qu'ils croyoient avoir perdu. Je les rassurai sur son sort, leur promis, quoique j'en doutasse beaucoup, qu'il ne mourroit pas, et vins ainsi à bout de les calmer. Le lendemain, lorsque nous

(*) J'apportoais avec moi quelques-unes de ces plantes précieuses, mais elles m'ont été prises par les Anglois, avec les autres curiosités dont je m'étois chargé.

(**) C'est ainsi qu'ils nomment le grand Esprit.

±

levâmes l'appareil, le malade étoit aussi bien, qu'il étoit possible, mais ne sembloit respirer que pour se venger ; ce fut cette raison qui m'empêcha d'attendre sa guérison. Dès que je pensai qu'il pouvoit être transporté sans danger, nous nous embarquâmes, et remontâmes le Missouri jusq' à l'embouchure de la rivière Blanche, que j'avois fixée pour le terme de mon voyage. Nous y trouvâmes un parti de la nation Chaguyenne, composé d'environ cent vingt hommes ; ils étoient à la chasse du boeuf sauvage, dont ils nous donnèrent plus de trois cents livres que nous salâmes. Ils nous demandèrent quelques livres de poudre à tirer, dont ils ne font pas usage faute d'armes, mais qu'ils prennent plaisir à faire pétiller au feu, ou dont ils font des traînées pour admirer avec quelle vivacité la flamme se communique. Nous leur donnâmes encore quelques onces de vermillon, des miroirs et des épinglettes d'argent, qu'ils se partagèrent avec le même empressement que des enfans. Le plus grand nombre d'entre eux n'ayant jamais vu de Blancs, ils nous regardoient, ainsi que nos habillemens, avec une surprise qu'il est difficile dépeindre.

26 A peu de distance sud-est de l'embouchure de la rivière Blanche, j'aperçus
une

±

11

une espèce de pic, plus élevé qu'aucune des montagnes que j'avois vues sur les bords du Missouri. Le temps étoit beau, l'air extrêmement pur et calme ; je voulus jour d'un spectacle nouveau, et gravir ce rocher qui ne me paroissoit pas à plus d'une demi-journée. Je pris avec moi deux chasseurs, mon interprète, compagnon constant de toutes mes courses, et partis à la pointe du jour, guidé par un jeune Sauvage. A mi-chemin du pic, le froid commençoit à se faire sentir, et nous n'avions rien apporté pour nous en préserver ; le Sauvage seul avoit sa peau de buffle, qu'il voulut bien partager avec moi. Mes compagnons de voyage firent grand feu, et se couchèrent assez près pour n'être point incommodés par l'épaisse rosée qui tomba la nuit. A la pointe du jour nous continuâmes à gravir, et arrivâmes sur la partie la plus élevée de la montagne peu d'instans après le lever du soleil. L'immense tapis vert que

nous découvrîmes, présente à quelques distances l'image de la mer la plus calme. Rien n'y attache l'attention, rien ne peut y fixer la vue. Il n'y a plus dans le monde entier que ces contrées qui présentent cet aspect sauvage, mais noble et grand amant que la natu-

±

re. Là, par-tout où les regards peuvent s'étendre, rien n'est l'ouvrage de l'homme ; le Créateur a tout fait ; mais pour qui l'a-t-il fait ? Cette pensée me laissa dans une rêverie profonde, dont je ne fus tiré que par un coup de fusil que j'entendis près de moi, et le grand bruit qui s'ensuivit. C'étoit un chasseur qui avoit rencontré quelques bœufs sauvages, et qui avoit tué un veau d'un an environ. Ce fut un morceau friand pour nous qui, depuis notre départ, n'avions mangé que des viandes salées ; aussi nous le dépouillâmes et l'emportâmes presque en entier, malgré la distance que nous avions à parcourir. A notre arrivée, j'en régalai mes gens qui, de leur côté, avoient tué deux chevreuils et un castor.

27. Il me vint dans l'idée d'employer le peu de jours que nous nous reposâmes, à élever un monument qui pût fixer un jour l'attention de ceux qui nous suivroient dans ces contrées désertes. Le défaut de pierres nous ayant forcé de le construire en bois, nous coupâmes un cèdre de vingt pouces de diamètre ; et, après avoir dégagé le tronc de ses branches, nous l'écarrîmes à une extrémité, et enfonçâmes l'autre de huit pieds en terre ; de manière que chaque face fut

±

12

ournée vers un des quatre points cardinaux. Sur celle qui regardoit le levant, je fis graver mon nom avec cette inscription : Sitis cognoscendi ; la seconde portoit les noms de tous mes compagnons de voyage ; sur la troisième, qui regardoit le midi, on grava ces mots : Deo et Natura ; on ne voyoit sur la quatrième que la date de notre arrivée.

28 Ce fut le 26. août que nous partîmes pour retourner à Saint-Louis, que nous avions quitté depuis plus de trois mois. Mes compagnons qui n'avoient pas pris à ce voyage le même intérêt que moi, et qui tous avoient dens parens, des amis ou des femmes qu'ils désiroient revoir, se levoient avant jour et travailloient avec plus d'ar-

deur qu'ils n'en avoient mis à monter. Arrivés au Fort de la Compagnie du haut Missouri, où nous avons laissé des pelleteries, il fallut nous arrêter pour construire une grande pirogue, que nous chargeâmes en partie, et qui devoit recevoir le complément de sa cargaison à l'embouchure de la rivière des Kancès. Nous nous y arrêtâmes en effet, et trouvâmes le tout en aussi bon état que nous l'avions laissé ; mais à peine avions-nous chargé la moitié de nos marchandises, que nous découvriâmes un parti de Sioux nombreux et bien armés. Assurés qu'il n'y avoit qu'à perdre avec eux, nous nous embarquâmes sans perdre de temps et

±

abandonnâmes une partie de nos pelleteries. Heureusement celles qui étoient au fond du trou où nous les avions mises en dépôts, étoient les moins précieuses. A peine avions-nous gagné l'autre rive que nous suivîmes d'aussi près qu'il nous fut possible, qu'ils arrivèrent à celle que nous venions d'abandonner. Ils nous appellèrent d'abord, en nous faisant des signes d'amitié ; mais lorsqu'ils s'aperçurent que nous n'avions pas intention de changer de direction, ils nous poursuivirent en nous tirant des coups de carabine. Il fut heureux pour nous que la nuit ne fût pas éloignée ; il est probable qu'ils auroient fini par blesser quelqu'un ou peut-être par nous arrêter. Dans ce dernier cas, nous n'eussions dû en espérer aucun quartier, décidés comme nous l'étions à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

29 Cet accident fut le seul qui nous donna de l'inquiétude jusqu'à notre retour à Saint-Louis, qui eut lieu le 20. septembre. Le grand bénéfice que je fis sur les pelleteries fines, et surtout sur les castors que j'avois apportés, me dédommagea et au-delà des frais de mon expédition. je les vendis neuf francs la livre en argent, et payai, selon l'usage, les gens que j'avois employés, en pelleteries de chevreuil dont je n'avois voulu me charger qu'en petite quantité, comme étant

de

±

de trop peu de valeur relativement aux bateaux avec lesquels nous voyagions. Les belles loutres se vendirent jusqu'à vingt-cinq francs la pièce à des marchands du Canada, et je refusai trois cents francs de deux peaux d'oursin que j'avois eues

des Chaguyennes, et que mon projet étoit de rapporter en France.

30. Il est inutile de dire qu'après un voyage de quatre mois, pendant lequel je n'avois eu d'autre lit que la terre, d'autre boisson que de l'eau, et d'autre nourriture que de la viande, j'avois besoin de repos. Je m'y livrai avec délice, et ne m'occupai que quelques heures par jour à rectifier mes notes, et à mettre au net la carte que j'avois corrigée et tracée dans plusieurs parties. Je devois au lieutenant-gouverneur de Saint-Louis tous les instrumens que j'avois employés ; il eut encore la bonté de me communiquer à mon retour les renseignemens qui purent m'être utiles.

En el Capitulo veinte y tres, pagina ciento noventa y tres está el parrafo siguiente:

31 Les terres qui avoisinent le Missouri dans cette partie de la Louisiane supérieure, ±
sont belles, riches et saines ; et plus on remonte cette rivière, plus elles semblent réunir tous ces avantages à un plus haut degré. Les hommes qui les habitent, y jouissent généralement de la plus brillante santé. Ceux même qui les défrichent, ne sont point sujets aux maladies qui sont souvent la suite cette opération. La jonction du Missouri avec le Mississipi, est une curiosité qu'aucun voyageur ne peut se dispenser d'aller admirer. Ces deux superbes rivières, dont l'une est toujours calme et limpide, et l'autre bourbeuse et agitée, paroissent, un peu avant leur réunion, se redouter mutuellement. Leurs cours qui, à une certaine distance, est entièrement opposé, prend une direction presque parallèle qui continue jusqu'au moment où elles se rencontrent. Alors, comme un ennemi furieux, le Missouri se précipite sur son adversaire, qui semble le repousser avec calme et le tenir en respect, sans lui permettre de mêler ses eaux aux siennes. Lorsque les deux rivières grossissent à la fois, ce qui arrive presque toujours à la fonte des neiges, les tourbillons qu'elles forment sont difficiles à imaginer. Ils sont tels, que les bateaux les mieux armés y seroient engloutis sans aucun espoir de salut, s'ils ne prenoient ±

leurs précautions de longue main pour les éviter. Dans les eaux basses, elles coulent à plus de soixante milles sans se mêler, de manière qu'on peut les boire transparentes d'un côté, et bourbeuses de l'autre.....

En el **C**apitulo quarenta y ocho pagina quatrocientas treinta y tres, està el parrafo siguiente :

*33. Cette rivière dont la navigation est aussi belle que celle du Mississipi, nous ouvrira une voie facile pour pénétrer dans le Owinipike. Entre les 105 et les 110 degrés longitude ouest du méridien de Londres, et les 43 et 45 latitude nord, se trouve à peu de distance du Missouri la rivière Pabinac, qui a son embouchure dans la partie supérieure de la grande rivière Rouge, laquelle, ainsi que je l'ai dit plus haut, communique directement au lac Owinipike. Un entrepôt placé sur le Missouri, à la partie la plus rapprochée de cette rivière, suffiroit pour assurer une communication avec la rivière Pabinac ; des canots d'écorce y seroient construits, et les marchandises embarquées parviendroient à leur des-

³² * Quoique ... [non lisible]

±

tinuation avec la plus grande célérité. Cet entrepôt pourroit encore servir à faciliter dans le sud-ouest du Missouri, des découvertes qui ne pourroient manquer d'être de la plus grande importance au commerce.

En el mismo Libro pagina doscientas diez y nueve, Capitulo veinte y cinco.

Chapitre XXV.

³⁴ Commerce des Anglois dans l'Amérique septentrionale. Qu'est-ce que la traite ? Commerce de la Louisiane dans le Missouri ; Pelleteries que fournit nation.

³⁵ Quelle que soit la réputation commerciale du peuple Anglois, ce n'est pas en Europe et dans ses propres foyers que l'on peut juger de son caractère actif et entreprenant ; c'est dans les glaces du nord de l'Amérique, c'est dans ses immenses forêts qu'il faut aller s'en former une idée : c'est là que son industrie aplanir des difficultés qui semblent insurmontables, que son génie franchit tous les obstacles, et parvient à son but par des chemins longs et rem-

plis d'écueils. C'est en suivant ses traiteurs dans leurs pénibles travaux, que l'on peut s'écrier avec raison : « O soif de l'or, que ne rends-tu pas

±

15

pas possible à l'homme ! »

36. Les contrées septentrionales de l'Amérique qui n'offrent au voyageur ou à l'observateur curieux, que des lacs immenses, des rivières impraticables, des montagnes de glace ou des plaines désertes, couvertes de neige la plus grande partie de l'année, ont ouvert aux Anglois une source de richesses plus réelles que les mines du Mexique ou du Pérou ; et ce sont les François, leurs ennemis naturels, qui les en ont mis en possession.

37. Le Canada, cédé en 1763, comme un pays inutile et presque désavantageux à la métropole, à pris sous le gouvernement Anglois une forme nouvelle. Ses terres, cultivées avec soin, peuvent rivaliser avec les meilleures du monde ; et les superbes rivières qui l'arrosent, lui apportent chaque jour des objets précieux et recherchés par tous les peuples. Entourés de Sauvages contre lesquels ils devoient être continuellement en garde, les François du Canada livrés à leurs propres forces, ne sortoient qu'en tremblant de leurs retranchemens, et n'osoient cultiver que les terres qu'ils étoient à portée de défendre. Devenus Anglois, ces mêmes hommes soutenus par un gouvernement dont tous les

±

regards sont tournés sur les intérêts du commerce, non contents de vaincre les nations qui les inquiétoient, sont parvenus à s'en faire des amis, prêts à les défendre en cas de besoin. Enhardis par leurs succès, ils ont pénétré dans les terres par toutes sortes de chemins. Pas un ruisseau qu'ils n'aient couvert de leurs canots, pas un lac qu'ils n'aient traversé en tout sens, quoique quelquesuns puissent, par leur étendue et leur profondeur, être comparés à de vastes mers ; aujourd'hui encore ils ne cessent d'aller en avant ; chaque année voit étendre leur commerce et accroître leurs richesses : toujours avides du mieux, leurs besoins semblent naître de la satiété et leurs désirs de l'abondance.

38 Après avoir abandonné le

Canada, il restoit encore une ressource à la France, pour entrer en concurrence avec les Anglois dans le riche commerce des pelleteries : pourquoi le Gouvernement, mal informé ou peu instruit sur ses véritables intérêts, céda-t-il alors à l'Espagne une colonie qui lui étoit à la vérité à charge, à raison de sa mauvaise administration, mais qui ne pouvoit manquer d'être un jour de la plus haute importance ? le Mississipi qui restoit en son pouvoir lui offroit une source de

16

richesses suffisantes, pour dédommager des sacrifices que la force des événemens avoit commandés en 1763. Mais à quoi serviroient les plaintes ? Ce que le Gouvernement fit alors, il crut devoir le faire pour l'intérêt général ; il ne conviendrait de le blâmer, qu'après avoir pesé les motifs qui le déterminèrent.

³⁹ On appelle traite le commerce d'échange que l'on fait avec les différens peuples sauvages, par lesquels est encore habitée une grande partie de l'Amérique. Les besoins qu'ils se sont faits depuis la fréquentation des Blancs ; les soumettent à une vie plus active et plus laborieuse. Ils ont renoncé à leurs vêtemens pour en adopter de nouveaux ; leurs arcs et leurs flèches ne leur étant plus que d'une foible utilité, depuis que le gibier plus chassé est devenu plus sauvage, ils ont dû les remplacer par des fusils ou des carabines. Leurs ornemens qui n'étoient que des ouvrages patiemment tissés par les femmes, ont été convertis en rubans, en bijoux d'argent ou de cristal. Les sucs des plantes dont ils se peignoient le corps et le visage, ont été changés en couleurs fabriquées en Europe ; enfin, les liqueurs rafraîchissantes qui leur conservoient la santé et la vie, ont été remplacées par des liqueurs fortes

± qui les brûlent et les détruisent.

⁴⁰ C'est pour satisfaire ces nouveaux besoins, pour contenter ces nouveaux goûts, que les Anglois ont établi dans plusieurs villes du Canada des entrepôts, d'où ils font circuler les produits de leurs manufactures dans toutes les parties ouest et nord de l'Amérique septentrionale. C'est là que les négocians de la haute Louisiane vont, à grands frais, se pourvoir de tout ce dont ils peuvent avoir besoin, et qu'ils portent

en échange leurs plus belles pelleteries. La nouvelle Orléans ne reçoit que les peaux de chevreuil qu'ils vont y vendre à différens prix, en proportion des besoins de l'Europe, et pour lesquels ils rapportent en échange les denrées nécessaires à la consommation du pays.

41 Les objets de traite sont les couvertures de laine, les draps bleus, dont les hommes se font des Braguets (*), et les femmes des jupons, ou qu'ils emploient l'été au lieu de couvertures ; le drap écarlate, dont ils ne se servent que comme parure ; des chemises d'indienne, dans lesquelles le rouge foncé doit dominer, et du goût le plus

(*) Espèce de tablier s'attachant fortement au bas des reins, et qui est destiné à cacher les parties naturelles ; les premiers François qui vinrent habiter le Canada y apportèrent ce vêtement, qu'ils ont conservé et qu'ils ont communiqué à tous les Sauvages du nord de l'Amérique.

±

17

bizarre à nos yeux ; du vermillon, dont ils aiment tous à se peindre ; des casse-têtes, qui ont remplacé le tamahock, arme avec laquelle ils enlèvent la chevelure à leurs ennemis, après les avoir tués, (ces casse-têtes doivent être percés, de manière que le côté opposé au tranchant puisse leur servir de pipe) ; des fusils ou carabines, du plomb, de la poudre à tirer, des pièges à castor, des chaudières de cuivre, des couteaux, des plumets noirs, quelques chapeaux pour les chefs, des, des bijoux d'argent et d'étain, de petits miroirs ; et enfin des rubans rouges, noirs, bleus ou blancs, que les femmes emploient presque exclusivement.

42. Ce sont tous ces objets que les Anglois envoient dans leurs entrepôts, et qu'ils vendent à haut prix aux traiteurs de la Louisiane qui vont les chercher à Michilmakina. Pour parvenir de Quebec ou Montréal à cet entrepôt, ces marchandises ont éprouvé trente-six portages, c'est-à-dire que trente-six fois elles ont été déchargées, transportées sur le dos à des distances différentes, ainsi que les canots qui les contenoient, et rechargées autant de fois avant d'arriver à leur destination. Quelles peines ! quelle lenteur ! conséquemment que de frais ! De Saint-Louis, centre de commerce de la Louisiane supérieure, jusqu'à Michilmakina, il n'y a, il est vrai,

±

qu'un seul portage ; mais chaque canot armé de cinq hommes, ne transporte que trois milliers

de marchandises, et ne peut-être de retour qu'après un voyage de trois ou quatre mois. Outre le bénéfice du marchand qui est de quatrevingt ou quatre-vingt-dix pour cent sur le prix de Londres, trois milliers de marchandises supportent donc une augmentation de valeur égale aux gages et à la dépense de cinq hommes pendant quatre mois. Comment, après de pareils frais, entrer en concurrence avec ce peuple manufacturier.

43. Quelques personnes seront sans doute surprises d'entendre dire que les cinq hommes conducteurs d'un canot, après en avoir ôté les marchandises, le chargent sur leurs épaules et le portent à plusieurs milles : leur étonnement cessera lorsqu'ils sauront que ces canots, de construction sauvage, ne sont formés qu'avec des écorces de bouleau, fortement jointes avec de la résine et soutenues par de petites courbes plates et très-légères. Ce sont les seuls que l'on emploie pour la navigation des lacs et des rivières qui y aboutissent. Ils peuvent avoir vingt-cinq pieds de longueur sur cinq

±

18

de large, et ne pésent pas au-delà de quatre cents livres.

44. Les nations qui habitent le Missouri, les seules avec lesquelles les traiteurs de la Louisiane puissent commercer avec quelque avantage, sont les Osages, au nombre de 1200 guerriers, les Kancès 450, les Républiques 300, les Ottotatocs 350, les grands Panis 500, les Loups 200, les Mahas 600, les Poncas 250, les Peducas 300, et les Ricaras 1000. Les Mandannes, Chaguyennes et Maniataris, ne participent que très-peu à la traite. Ils ne la font que par l'intermédiaire d'autres nations, qui achètent leur pelleteries et les trafiquent ensuite avec les Blancs.

45 Toutes ces nations réunies forment une masse de cinq mille chasseurs, qui fournissent des pelleteries à la haute Louisiane dans la proportion suivante : les Osages 800 paquets de peaux de chevreuil, et 150 de pelleteries fines ; les Kancés 200 de chevreuil et 40 de fines ; les Républiques 140 paquets, dont 20. de fines ; les Ottotatocs 160, dont 20 de fines ; les grands Panis 140, dont 10 de

±
fines ; les Loups 80 en peaux de chevreuils ; les Mahas 310, dont 40 de fines ; les Poncas 70, dont 6 de fines ; les Peducas 50, dont 6 de fines ; enfin, les Ricaras 50, presque toutes de pelleteries fines et d'une qualité supérieure, à raison des lieux où ils vont prendre leur chasse, qui est très-avant dans le Nord.

46 Toutes ces pelleteries réunies forment un total d'environ 1800 paquets de peaux de chevreuil, et de 360 pelleteries fines. Chaque paquet étant de cent livres, et la peau de chevreuil ayant une valeur commune de quarante sous, il s'ensuit que le commerce de la Louisiane supérieure est de 360,000 liv. tournois en peaux de chevreuil ; et en estimant chaque livre de pelleterie fine à cinq fois la valeur des peaux de chevreuil, on aura un résultat à peu près semblable ; ce qui portera le commerce, avec tous les peuples du Missouri, à 720,000 liv. tournois. Si l'on considère, en outre, que ces nations ne fournissent pas tous les ans la même quantité de pelleteries, que la moindre guerre fait perdre la chasse de l'hiver ; le produit du commerce se réduira année commune, à moins de 600,00 liv. Voyons à présent ce qu'il

±

19

il pourroit ou ce qu'il devrait être, si le Gouvernement vouloit protéger efficacement ce pays, et lui conserver ses droits.

En el mismo Libro, pagina doscientas cincuenta y siete, Capitulo veinte y nueve

47 Capitre XXIX

Peuples sauvages du haut
Missouri.

48 Les Ricaras, autrefois une des nations les plus nombreuses de l'Amérique septentrionale, ont eu jusqu'à trente-deux villages, détruits pour la plupart par les Sioux ou dépeuplés par la petite vérole. Le petit nombre qui à échappé à cette maladie, (laquelle a chez ces peuples des suites bien plus fâcheuses encore que chez nous), s'est réuni depuis quelques années en une seule peuplade, qui compte mille à douze cents guerriers. Ainsi que ceux qui se trouvent plus au nord et au nord-

ouest, ils n'ont eu jusqu'à présent que tres-peu de communication avec les Blancs, et ont conservé, presque dans leur intégrité, les mœurs, les coutumes, les armes et les vêtements de leurs ancêtres.

±

49. A deux lieues du village des Ricaras se jette la rivière Chaguyenne, large, mais peu profonde. Elle prend sa source, au rapport des Sauvages qui l'habitent, à une très-grande distance de son embouchure, sur des montagnes pleines de rochers du côté du couchant. Les Chaguyennes qui errent continuellement sur ses deux rives, à la recherche des bœufs sauvages, sont divisés en trois hordes, dont la plus nombreuse conserve le nom de Chaguyenne ; la seconde s'appelle Ouisy, et la troisième Chousa. Non contents de chasser sur les bords de cette rivière, ils s'étendent dans d'immenses prairies à peu de distance de la rivière Plate. C'est audelà de ces vastes prairies que se trouvent des lacs ou grands maris, tellement abondans en castors, que ces peuples superstitieux prétendent qu'ils sont le séjour du père de tous les castors. L'histoire qu'ils racontent à ce sujet, peut donner une idée de leur simplicité et de leur excessive crédulité.

50. Au milieu de tous ces lacs, disent-ils, il en est un beaucoup plus grand que les autres, dont aucun animal n'ose approcher. Les bœufs sauvages ne viennent pas pâturer sur ses bords, ni se désaltérer dans ses eaux, et les peuples qui chassent dans les environs s'en tiennent

±

toujours à une grande distance. Au milieu de ce lac on voit une cabane d'une grandeur extraordinaire, entourée d'une quantité d'autres plus petites. Chaque nuit, à la même heure, les eaux s'agitent d'une manière épouvantable, et dans les temps les plus calmes on y entend un bruit pareil à celui d'un torrent impétueux. C'est là qu'habite le roi des castors. Curieux de voir par eux-mêmes cet animal extraordinaire, deux jeunes Sauvages se cachèrent un jour dans d'épaisses broussailles, à peu de distance du lac, mais beaucoup au-dessus de son niveau. Pendant trois jours qu'ils y restèrent consécutivement, ils ne virent rien, mais ne manquèrent jamais d'entendre le bruit des eaux, qui s'élevoient à une grande hauteur sur la rive, et se retiroient au

lever du soleil. Fatigués de leur constance et de leur peu de succès, ils étoient sur le point de se retirer, lorsque tou-à-coup ils aperçurent au sommet de la grande loge un castor d'une prodigieuse grosseur, et blanc comme le plumage d'un cygne. Plusieurs, moins grands, étoient à ses côtés. Après avoir regardé autour de lui avec une espèce d'inquiétude, il jeta un cri qui fit aussitôt mouvoir les eaux du lac ; elles s'élevèrent en peu d'instans à une hauteur

±

si prodigieuse que les jeunes gens épouvantés prirent la fuite et vinrent raconter cette histoire à leurs camarades. Elle a passé depuis ce moment pour certaine, et tous paroissent y ajouter foi

51 Les Chaguyennes, quoique errans la plus grande partie de l'année, sèment près de leur village du maïs et du tabac, qu'ils viennent récolter au commencement de l'automne. Ils sont généralement bons chasseurs, et tuent beaucoup de castors dont ils trafiquent avec les Sioux. Plusieurs peuples errans, mais qui sont alliés des Chaguyennes, chassent dans le même pays. Ces peuples sont les Cayouwas, les Tocaninambiches, les Tokiouakos et les Pitapahatos. L'on a appris d'eux qu'ayant formé, il y à quelques années, un grand parti de guerre et de chasse, ils traversèrent du côté du couchant des montagnes très escarpées, au pied desquelles une belle rivière coule dans la même direction. Après l'avoir descendue plusieurs jours, ils rencontrèrent sept familles, qu'ils attaquèrent et défirent sans difficulté. Estant entré dans leurs cabanes, ils ne découvrirent rien qui pût faire présumer qu'ils eussent

±

eussent eu avec les Blancs la moindre communication. Leurs ustensiles étoient d'une forme extraordinaire. Leurs vêtemens, leur chaussure, les harnois de leurs chevaux, étoient de peaux de castors, de loutres, de renards, de loups, de lièvres ou autres animaux dont ce pays abonde. Leurs tentes étoient faites de nattes de joncs, à défaut de peaux de bœufs, dont ils paroissent être privés. Un petit sac de maïs qu'ils trouvèrent dans le bagage, leur donna occasion

de demander à quelques femmes prisonnières si leur nation en cultivoit ; elles répondirent que non, mais qu'au bas de la rivière il y avoit un grand village où l'on en récoltoit en quantité.

52 Ayant apperçu au cou et aux oreilles de ces femmes différens coquillages percés et enfilés dans de petits cordons de cuir ils furent curieux de savoir d'où elles les avoient tirés : elles répondirent qu'à l'embouchure de la rivière il y avoit une grande quantité d'eau qui s'etendoit assez loin pour qu'on ne pût découvrir la rive opposée ; que cette eau montoit et se retiroit alternativement en certain temps du jour et de la nuit ; que les peuples voisins attachoient au bout de longs
±
cordons des morceaux de viande, qu'ils jetoient pendant les hautes eaux et qu'ils retiroient dans les eaux basses ; et que les coquillages dont elles se paroient, se trouvoient en grand nombre collés à la viande dont elles les détachent.

53 La grande nation des Padaws qui parcourent la rivière Plate, n'est éloignée de celles des Ricaras que d'environ dix journées de chasseur, que l'on peut estimer à vingt-cinq milles chacune. Les Halisanes ou Têtes pelées sont errans, chassent sur l'autre rive de la rivière Plate, jusques sur les bords de celle des Arkansas, et s'étendent aux pieds des montagnes du nouveau Mexique, dans un territoire abondant en toutes sortes d'animaux.

54 Depuis la rivière Blanche qui se jette dans le Missouri, à deux cent quarante milles plus bas que celle des Chaguyennes, jusqu'à une autre dont le nom est encore inconnu, à cent quatre-vingt milles au-dessus, toute la rive orientale est occupée par les Sioux ou Thons, divisés en quatre peuplades errantes. Souvent ils viennent sur la partie occidentale chasser les loutres et les castors, qui y sont en plus grand nombre que sur celle qu'ils habitent. Ces peuples, fourbes et féroces, fré-
±

quentent les Ricaras, les Chaguyennes, et quelquefois les Mandanes ; ils arrachent des premiers des habillemens ou des chevaux, et des derniers, du maïs et du tabac. Après les avoir mis

à contribution, ils ne manquent jamais d'assurer ces nations pacifiques et sans malice, qu'ils vivront en paix avec elles ; mais il est rare qu'en se retirant ils ne leur fassent tout le mal qui est en leur pouvoir. Ces nations, qui n'ont encore que très-peu d'armes à feu et aucun moyen de s'en procurer, sont obligées de dévorer leur vengeance.

55 Les Mandanes étoient autrefois très-nombreux, mais ils ont été tellement maltraités par les peuplades qui habitent le nord du Missouri, et la petite vérole a fait chez eux de si terribles ravages, qu'à peine comptent-ils aujourd'hui trois cents guerriers. Ils sont divisés en trois villages, dont le plus considérable est sur la rive occidentale et les deux autres sur la rive orientale du Missouri.

56 Les Gros-ventres qui ne sont éloignés des villages Mandanes que de quelques milles, peuvent mettre sur pied huit cents guerriers. Ils ont deux villages, d'où ils ne ± sortent que par bandes, pour aller en guerre ou pour chasser le bœuf sauvage.

57 Les Asseniboine, nation errante au nord du Missouri, fréquentent les Mandanes et les Gros-ventres, auxquels ils fournissent quelques fusils, de la poudre, du plomb et quelques autres marchandises de peu de conséquence ; ils en reçoivent en échange des chevaux, du maïs et du tabac.

58 A cent cinquante milles à l'ouest du Missouri, au-dessus de la nation des Gros-ventres, se trouve l'embouchure d'une grande rivière, appelée la Roche jaune. Ses bords abondent en bœufs sauvages, ainsi qu'en toutes sortes de bêtes fauves ; elle est habitée par la nation du Corbeau, nombreux, mais encore peu connue.

59. Les Sauvages qui habitent la rive occidentale du Missouri, sont doux et humains avec les Blancs, pour lesquels ils ont une grande vénération, et qu'ils désignent indifféremment sous [l]e nom d'Esprits. Le commerce se fait avec eux sûrement et paisiblement. L'on peut regarder comme règle certaine, que moins les Indiens ont eu de communications avec les peuples policés, plus ils sont bons, gé-

néreux et bienfaisans à leur égard. Il est probable que le mauvais choix des hommes que l'on envoie traiter avec eux, leur fait bientôt perdre cette grande opinion, qu'il eût été si important de leur conserver, pour une espèce qu'ils regardoient comme des enfans privilégiés de celui qu'ils nomment le grand Esprit.

En el mismo Libro, pagina quatrocientas quarenta y dos, Capitulo cincuenta.

60. Chapitre L.

Raisons qui ont pu donner lieu à la vente
de la Louisiane.

61 Malgré tous les avantages que sembloit promettre à France la possession de la Louisiane, le Gouvernement a cru devoir la céder aux Etats-Unis en compensation d'une dette sacrée qu'il avoit contractée avec eux dans le courant de la guerre. Après m'être interdit toute observation sur le dernier abandon qui en avoit été fait à l'Espagne, il paroîtra peut-être étonnant que je recherche les motifs qui ont donné lieu à cette seconde cession ; mais les circonstances ne sont pas les mêmes. En 1764 le Gouvernement lui-même ignoroit les avantages

±

que présentoit cette colonie, et ne la considéroit que comme un lieu de dépôt pour les bandits et les mauvais sujets dont il lui importoit de se défaire ; de nos jours, au contraire, les yeux de tous les François étoient ouverts sur cette nouvelle et magnifique propriété. Les spéculateurs, les aventuriers, les mécontents, les familles ruinées par une longue suite de malheurs, jetoient les yeux sur elle comme sur une terre de promission, dans laquelle ils retrouveroient une nouvelle patrie, que l'espoir d'un plus heureux sort leur rendroit plus chère. Si j'ai fait connoître au public l'étendue de sa perte, je lui dois compte, sinon de tous les motifs qui ont déterminé le Gouvernement à abandonner cette belle colonie, au moins de ceux apparens qu'il est permis à tout le monde d'apprécier et de juger.

62. Avec des vues pacifiques et bienfaisantes, le chef du gouvernement François

avoit regardé d'un œil de complaisance une terre neuve et riche, où il lui étoit permis d'offrir aux hommes ambitieux et avides de fortune, les moyens de l'acquérir. Il parloit avec enthousiasme du beau pays que sa prévoyance politique venoit de nous rendre, et de la nouvelle

±

24

carrière qu'il présentoit au commerce, à l'agriculture et aux arts ; il invitoit les hommes de tous états à y porter leurs talens, et leur en promettoit la récompense. Il faisoit plus, il choisissoit pour le gouverner des administrateurs zélés, d'une moralité et d'un mérite connus, faits pour gagner la confiance des anciens colons, et assurer une protection puissante à tous ceux qui auroient été le vivifier. Les habitans des côtes sur-tout, plus familiarisés que ceux de l'intérieur avec les idées de voyage, s'excitoient les uns les autres à aller y fixer leur séjour. Les pauvres s'y promettoient l'aisance, ceux qui avoient quelque fortune se croyoient assurés de l'augmenter en peu d'années ; quelques hommes exaltés, que les erreurs de la révolution avoient jetés dans les excès, y voyoient un moyen de regagner la considération qu'ils avoient perdue ; et les familles froissées par les causes contraires, se plaisoient à penser qu'elles y oublieroient leurs pertes, ou qu'elles pourroient parvenir à les réparer.

63 La guerre seule pouvoit calmer cet enthousiasme et arrêter les grands desseins que le Gouvernement avoit formés sur la Louisiane. L'Angleterre à qui la ri-

±

chesse de ce pays étoit connue, n'ignoroit pas les ressources qu'il présentoit à la France ; les oppositions qu'elle fit naître à sa prise de possession, prouvent qu'elle en connoissoit tous les avantages. On peut même regarder comme certain qu'un des motifs les plus puissans du cabinet Britannique pour rompre la paix, à été la cession de la Louisiane. Il ne se dissimuloit pas qu'elle devenoit un dépôt pour l'approvisionnement des colonies Espagnoles et des Etats-Unis ; que de concert avec l'Espagne, notre alliée naturelle, nous lui fermerions l'entrée du golfe du Mexique, et

les moyens de retour de quelques-unes de ses colonies ; que la Havane deviendrait, en cas de guerre, un chantier où nous construirions les plus beaux vaisseaux du monde, et qu'un port aussi avantageusement placé ne pourroit manquer de nuire à son commerce, dont il tire son existence. Persuadé que nous ne l'abandonnerions jamais aux États-Unis, puissance naissante, mais bientôt sa rivale en commerce et en industrie, il se flattoit qu'elle resteroit au pouvoir de l'Espagne, dont les peuples indolens lui assurent un débouché pour ses manufactures. Il se voyoit avec

±

25

avec complaisance en possession de tout le commerce de pelleterie du nord et du nord-ouest, dont il tire un si grand bénéfice dans l'Inde ; et ne pensant pas avoir beaucoup à perdre par la guerre, parce qu'il se persuadoit n'avoir à faire qu'à un ennemi ordinaire, il se croyoit suffisamment dédommagé du surcroît de dépense qu'elle lui occasionneroit.

⁶⁴ Lorsque le gouvernement François eut reconnu l'impossibilité de conserver une paix qu'il devoit désirer, et pour laquelle il avoit fait de grands sacrifices, il sentit que la Louisiane dont la prise de possession lui étoit désormais impossible, alloit lui devenir à charge s'il la conservoit, et nuisible si elle restoit entre les mains de l'Espagne. les Anglois la sachant sans défense pouvoient s'en emparer ; dans ce cas, elle devenoit le refuge des nombreux partisans qu'ils ont conservé dans les États-Unis, et resserroit cette puissance à laquelle il importe de conserver les moyens de leur nuire. D'ailleurs, quel avantage pouvoit-elle offrir à la France pendant une guerre qui paroît devoir être éternelle, si elle ne se termine pas par l'anéantissement ou au moins par la ~~plus~~ plus

±

complète humiliation de sa rivale ; car, à supposer que nous eussions pu y faire débarquer des troupes en assez grand nombre pour la mettre à l'abri d'une invasion, comment espérer leur fournir des armes et des munitions de guerre dont le pays est dépourvu ; comment pourvoir

à leur vêtement, autrement qu'en achetant tout des Anglois eux-mêmes ? Comment a^ug^menter la population de cette colonie, sans laquelle elle ne peut être d'aucun avantage réel ? Comment enfin la faire jouir des bien faits du commerce, et par conséquent la mettre à même de se défaire de ses productions, qui sont son unique ressource ?

65 Quelques personnes ont pensé que la France auroit pu, jusqu'à la fin de la guerre, la laisser en dépôt entre les mains de l'Espagne, qui auroit continué à la gouverner comme par le passé. Elles ajoutoient que la neutralité de cette puissance nous en assurait pour la suite la paisible possession. Mais avec un gouvernement avide comme celui d'Angleterre, pouvoit-on compter long-temps sur la neutralité de l'Espagne ? Pouvoit-on espérer qu'il résisteroit à la tentation de s'emparer

±

26

des sommes énormes que cette puissance tire de ses colonies ? D'ailleurs, pour l'avantage de la Louisiane elle même, il ne convenoit pas de la laisser plus long-temps sous le joug de cette puissance. J'ai parlé dans un de mes chapitres, du mode d'administration qu'avoient adopté les agens Espagnols depuis qu'ils avoient été assurés de la cession ; on peut juger des vexations qu'ils y auroient exercées, s'ils eussent été certains qu'ils commandoient à un peuple étranger, dont il leur importoit peu de mériter la haine ou l'amitié.

66. Si le Gouvernement parvient à humilier l'Angleterre, il n'y a pas de doute que nous ne réparions avantageusement la perte de la Louisiane. Sur les débris de sa fortune nous élèverons la nôtre ; le pavillon François flottera sur toutes les mers ; notre peuple, plus affable, se fera aimer davantage ; les produits de nos manufactures, d'une qualité supérieure à tous ceux de l'Europe, seront préférés ; Saint-Domingue, dont nous regrettons à tant de titres la destruction, renaîtra de ses cendres. Nos ennemis ne fournissant plus à nos esclaves des moyens

±

de défense, ils rentreront dans le devoir, d'où nos principes destructeurs les ont fait sortir ;

l'ordre et l'équilibre se retabliront dans l'Europe, que les Anglois cesseront de tyranniser, et dans laquelle ils ne tiendront plus que le rang qu'ils méritent, celui d'un peuple marchand, trop foible pour donner de l'inquiétude à ses voisins.

67 En el mismo Libro. Capitulo treinta y tres, pagina trescientas.

68 L'action finie, les vainqueurs enlèvent la peau de la tête aux morts, (ce qu'ils appellent faire la chevelure) pillent le butin des vaincus, coupent ou brûlent ce qu'ils ne peuvent emporter, s'emparent de tous les chevaux et se retirent précipitamment, marchant jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés sur leurs terres. Convaincus alors qu'ils sont hors de danger, ils s'arrêtent et se partagent les dépouilles des ennemis. L'usage parmi les nations du haut Missouri, ainsi que chez celles du Nord, est de remettre au chef de guerre tout le butin sans aucune exception. Il choisit les esclaves et les chevaux qui lui conviennent, et distribue le surplus à ses guerriers, en observant de donner

±

27

ner aux braves et aux anciens, les objets les plus importants.

69 Lorsque le parti victorieux est arrivé à une journée du village, il allume sur quelques terrains élevés de grands feux qui annoncent son heureux succès. Dès qu'il peut être distingué, il fait des signaux qui font connoître le nombre d'ennemis tués ou faits prisonniers : mais ces peuples ne font point le cri de mort comme les nations du Mississipi. Au signal convenu, quelques vieillards s'avancent au devant du parti pour le recevoir. Le partisan leur fait un récit succinct de son expédition, leur annonce sur quelle nation il a frappé (*), et les engage à retourner au village publier sa victoire.

70 Au récit de leurs exploits, les femmes accourent en jetant des cris de joie et faisant retentir l'air de leurs chants d'alégresse. Elles prennent les armes de leurs maris, de leurs enfans ou de leurs frères, pour les soulager, et se chargent de la portion de butin qu'ils ont obtenue. Les plus vieilles s'emparent des chevelures, qu'elles portent au bout de petites baguettes peintes en rouge. Ainsi escortés, les guerriers entrent dans le village à la file, le partisan à leur tête ; alors on

voit éclater de toutes parts les signes de la joie la plus extravagante. Les vieilles femmes, les chevelures à la main, chantent et dansent jusqu'à ce qu'elles soient épuisées de fatigue, en insultant à la lâcheté de leurs ennemis. Les vieillards par-tout en mouvement, racontent les hauts faits du chef de guerre qu'ils élèvent jusqu'aux nues. Ils le remercient d'avoir vengé la nation, et le donnent pour exemple à la jeunesse. Enfin,

(*) Cette expression est littéralement traduite.

±

les plus jeunes guerriers, montés sur les chevaux des vain-

cus, courent çà et là dans le village en tirant des coups de fusil ou lançant des flèches, et cherchant à imiter les mouvemens qui leur ont valu la victoire. En un mot, depuis le vieillard décrépité jusqu'à l'enfant qui commence à éprouver quelques sensations, tous ressemblent plutôt à des personnes ivres, qu'à des gens animés par le sentiment du plaisir.

71. Après ces premières démonstrations de joie, les chevelures sont déposées dans la loge des vieillards, et les dépouilles transportées par ceux qui les ont obtenues, dans leurs cabanes, où ils les distribuent le plus souvent à leurs parens. Les femmes et les enfans amenés en esclavage n'éprouvent jamais aucun mauvais traitement : bien différens en cela des Sauvages du Canada ou du Mississipi qui brûloient leurs prisonniers, buvoient leur sang ou dévoroient leur chair avec un effroyable avidité.

72. Le lendemain, on fait un grand festin aux guerriers, et les vieillards annoncent dans le village que l'on dansera les Chevelures. A cette nouvelle, les femmes se parent de tout ce qu'elles ont de plus beau ; les jeunes gens se peignent des couleurs les plus gaies ; pendant ce temps-la, les guerriers du parti, assemblés à la loge des vieillards, racontent, sans omettre la moindre circonstance, les détails de leur marche, depuis le moment de leur départ jusqu'à leur arrivée. Le récit fini, ils défilent un à un, portant les chevelures et conduisant les femmes et enfans pris sur l'ennemi. Trois vieillards, plus particulièrement inscrits des cérémonies usitées en pareilles circonstances, les suivent, portant à la main une timbale et un chichakois.*

±

73. Le visage matache^(a) de rouge et de noir, revêtu-

* en el cap.30. pag. 271. Dice: "Chichakois. Petites calebases ou citrouilles dans les quelles ils introduisent des cailloux : ces instrumens leur servent a marquer la mesure.

[.....illisible]

es d'habits de guerre, la tête ornée de plumes ou de bonnets à cornes, les femmes joignent les guerriers à peu de distance de la grande cabane. Lorsqu'ils sont parvenus au lieu destiné à la cérémonie, les hommes forment un grand cercle et placent les femmes devant eux. Au centre, est allumé un feu, près duquel on dépose la plus grosse pièce de viande que l'on peut se procurer, une langue de bœuf, une chevelure attachée au bout d'un bâton rougi et un cœur d'homme desséché ; car les Sauvages, lorsqu'ils ne craignent pas d'être poursuivis par leurs ennemis après la victoire, arrachent le cœur aux morts et le font sécher de la même manière que la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Après avoir ordonné le plus profond silence, le plus âgé des vieillards entonne les chants. A la fin de chaque période, un des guerriers jette le cri de mort que les autres répètent en frappant la terre du pied droit.⁷⁴ Les chants finis, les trois vieillards s'avancent au milieu du cercle ; l'un d'eux prend la pièce de viande, la lève vers le ciel, l'offre au grand Esprit, au soleil, à la terre, à l'étoile du matin, aux morts, et après avoir fait trois fois le tour du feu, il la jette au milieu des flammes pour y être consumée. Un autre fait la même cérémonie avec la langue de bœuf, et le troisième avec la chevelure et le cœur d'homme, en observant³ seulement de ne couper qu'un morceau du cœur et l'extrémité de la chevelure, pour ne pas priver les guerriers auxquels ils appartiennent, du prix honorable de leur victoire.

⁷⁵ Les cérémonies terminées, la danse commence. Les femmes et filles prisonnières doivent ± danser au milieu du cercle, portant les chevelures des vaincus. Lorsqu'elles s'y refusent, les vieilles femmes s'en emparent en donnant des marques de joie extravagantes. Ces danses continuent ainsi plusieurs jours de suite, souvent même elles ne cessent dans l'intérieur du village que lorsque les vieillards l'ordonnent ou qu'ils enlèvent les chevelures pour les remettre aux guerriers auxquels elles appartiennent. celles qui sont échues au grand chef sont enveloppées soigneusement dans les nattes de guerre, pour ne paroître que dans les grandes occasions.

diciendo : „Terme usité par les Canadiens traiteurs : Matachex, correspond a peindre, ou barbouiller. Esto es : Termino usado por los Traficantes Canadinos: Matacher, corresponde a pintar, o embadumar.

³ [observant]

En una nota marginal del mismo libro
pagina ciento ochenta y una, dice lo siguiente :

76. Lorsque les Sauvages ont tué un ennemi, ils lui coupent avec un instrument tranchant la peau de la tête, dans toute la partie sur laquelle croissent les cheveux ; puis ils l'arrachent pour en faire un trophée de victoire. C'est cette opération qu'ils appellent escalper.

±

29

~~ner aux braves et aux anciens, des objets les plus inquietans.~~

En el mismo libro Capitulo quaranta y dos, pagina trescientas setenta y 8 ~~nueve, ocho-nueve.~~ *

78 Les habitans de la Louisiane appellent Bayou, une espèce de canal qui communique d'une rivière à la mer, et qui dans les basses eaux reste souvent à sec. C'est par un de ces canaux que l'on se rend aux Atakapas, et de là aux Apelusas. Ces deux établissemens, qui sont réputés les plus considérables de tous ceux de la Louisiane dans l'intérieur des terres, s'étendent à l'Ouest presque jusqu'au Nachitoché, avec lequel ils communiquent. Les Apelusas, dans un terrain bas et mal sain, comptent environ huit cents habitans ; tandis que les Atakapas, dont les terres sont riches, élevées et saines, en ont au moins deux mille qui vivent dans la plus grande aisance. Ces deux établissemens produisent du coton en grande quantité, du

±

maïs, du riz et d'excellens légumes. Les habitans, parmi lesquels il y a beaucoup d'Américains, sont actifs, laborieux et bons cultivateurs. S'ils pouvoient parvenir à se procurer des bras à un prix raisonnable, il n'y a pas de doute que cette partie de la colonie ne devînt bientôt de la plus grande importance. On tire des Atakapas des pelleteries de médiocre qualité, et quelques bestiaux pour la consommation de la nouvelle Orléans. Il y à

*

77. Depuis la Pointe coupée jusqu' à la nouvelle Orléans, les deux rives du fleuve sont bordées d'habitations sans aucune ou presque aucune interruption. Dans toute la partie supérieure, ainsi que je l'ai déjà dit, la culture unique est le coton, dont le prix avantageux à mis les propriétaires les, &c

dans chacun de ces établissemens une garnison de cinquante à soixante hommes, dont le commandant est capitaine ou lieutenant colonel. L'importance pécuniaire de ces postes, ainsi que de tous ceux qui bordent le Mississipi, les fait briguer avec beaucoup d'activité par les officiers supérieurs, qui, après quelques années de résidence, s'en retirent presque tous avec une fortune considérable.

En el mismo Libro, Capitulo veinte y ocho pagina doscientas cincuenta y cinco, hablando del Elefante de la India, está la nota siguiente.

79. Informé par quelques vo-

±

30

yageurs qu'à peu de distance de l'embouchure de la rivière des Osages, je trouverois un vaste emplacement où je verrois un grand nombre d'ossements de ces animaux, j'employai pendant deux jours les mariniers que j'avois pris à mon service à y faire des fouilles. Je découvris en effet des os monstrueux dont je gardai les plus remarquables, mais je m'obstinai particulièrement à conserver une défense. Après en avoir trouvé un grand nombre, qui toutes se décomposoient au premier contact de l'air, je pensai qu'en l'arrosant d'une grande quantité d'huile d'ours, avant que l'air extérieur eut pu y pénétrer, il me seroit possible de l'encaisser et de l'emporter. Ce moyen me réussit parfaitement. A peine en eus-je découvert une, que je fis verser avec profusion de l'huile sur la terre qui la renfermoit. Après l'avoir laissée s'imbi-ber de cette liqueur, j'eus soin encore d'en faire répandre à mesure qu'on la débarrassoit, de la terre dont elle étoit entourée. Je parvins de cette manière à la conserver. Je regrette d'autant plus la peine qu'elle me donna, que les Anglois s'en sont emparés, et qu'il étoit loin de ma pensée d'en orner le Museum de

Londres. 1 Antes había dicho: „les depouilles de ces animaux, ne se trouvent guere qu'entre les 35 et 45 degrés de latitude ; ce qui prouve que les pays trop chauds ou excesivement froids, etoient egalement contraires a leur temperament.

±

En el mismo Libro Pag.^a 164
Chapitre XXI.

80 Entrée dans le Mississipi ; dangers de sa navigation ; sa rapi[di]té. Sainte-Geneviève ; causes de son établissement ; caractère des habitans : Péorias, ré-

sidans à Sainte-Geneviève.

81. Le Mississippi navigable dans une étendue de plus de huit cents lieues, est sans contredit le plus beau fleuve de l'Amérique septentrionale. Le grand nombre de rivières qui viennent grossir ses eaux, depuis les lacs d'où il paroît les tirer, doit rendre son propriétaire unique possesseur de tout le commerce du nord et du nord-ouest de cette partie du continent. Par l'Ohio, il reçoit le superflu des produits des provinces de l'ouest des Etats-Unis ; par la rivière des Illinois, l'on va dans le Canada ; et par le Missouri, il n'y a pas de doute que l'on ne puisse pénétrer jusques vers les pays voisins de la mer Pacifique.

82. Les eaux du Mississippi, claires et limpides audessus de l'embouchure du Missouri, deviennent après leur mélange, troubles et bourbeuses ; mais elles ne perdent pour cela rien de leur salubrité. Jamais ces eaux, dont la malpropreté est repoussante, n'ont incommodé les navigateurs, qui les préfèrent à celles des plus belles fontaines. Il est difficile de depeindre avec quelle rapidité le Mississippi roule ses eaux fangeuses, lorsque

±

31

que les pluies ou la fonte des neiges viennent les gonfler. Elle est telle, que plusieurs bateaux sont descendus de la Louisiane supérieure à la nouvelle Orléans en six jours, quoiqu'à une distance de plus de treize cents milles. Dans ces momens, il s'élève à une hauteur prodigieuse, et renverse tout ce qui lui fait obstacle. Les arbres que les orages et les vents avoient épargnés depuis plusieurs siècles, sont déracinés sans la moindre difficulté ; il s'ouvre de nouveaux chemins et entraîne tout ce qui s'oppose à son passage. Dans les eaux basses, ses rives sont presque par-tout embarrassées d'une quantité d'arbres amoncelés, qui le rendent très-difficile à remonter ; tandis que des bois énormes qui restent fixés sous l'eau et qu'il est souvent impossible d'apercevoir, offrent des dangers continuels à ceux qui le descendent. C'est pourquoi les patrons sont contraints d'avoir toujours l'œil attentif pour prévenir les accidens qui, malgré leur vigilance, sont encore assez-frequens.

83 Il n'y a point de voyages aussi fatigans que ceux du Mississippi. Les hommes qui les remontent à force de rames, exposés à l'intempérie

des saisons, n'ont d'autre lit que la terre, et d'autre nourriture que du maïs et du lard. Dans les voyages de long cours, qui se font presque toujours en été, ils souffrent au-delà de toute expression. Sans autres vêtemens que ceux strictement nécessaires pour cacher les parties que la décence ne permet pas de laisser decouvertes, leur corps brûlés par le soleil

±

changent plusieurs fois d'enveloppe. En vain se jettent-ils à l'eau vingt fois par jour, rien ne sauroit les rafraîchir. Il n'est pas rare d'en voir succomber de fatigue et périr la rame à la main. La quantité innombrable de moustiques dont les bords de cette rivière sont infestés, accroît encore leur tourment, en les empêchant de prendre la nuit un repos si nécessaire à la réparation de leurs forces. Cet insecte qui est à peu près le même que le cousin, cause des démangeaisons insupportables.

84 Pendant les six jours que nous mîmes à remonter le Mississipi jusqu'à Sainte-Geneviève, premier établissement de quelque importance de la Louisiane supérieure, l'équipage levé avant jour ne cessoit de ramer jusqu'à la nuit obscure. Le soir, deux hommes allumoient du feu et faisoient la cuisine pour le souper et le dîner du lendemain. Elle consistoit, ainsi que je l'ai dit plus haut, en un morceau de lard et du maïs lessivé, qu'ils appellent gru. Ce mets paroît être celui qu'ils préfèrent et qui les soutient davantage. Leur lit est une peau d'ours ou de bufalo dans laquelle ils s'enveloppent l'hiver, et sur laquelle ils couchent l'été. Tous ont des moustiquières en cannevas grossier qu'ils étendent sur quatre piquets, pour se préserver de la morsure des insectes.

85. Le village de Sainte-Geneviève, autrefois situé sur le bord du Mississipi, éprouva en 1782. une inondation si terrible que les habitans fu-

±

32

rent contraints de se retirer à deux milles dans les terres et d'y bâtir un nouveau village. Sa situation actuelle qui n'est ni agreable ni saine auroit pu jouir de ces deux avantages, si, au lieu de construire leurs maisons au pied de la colline, ils les eussent élevées sur la colline même. Mais la nécessité où ils auroient été de creuser des puits profonds, paroît les avoir dégoûtés et avoir déterminé leur choix. Ce village qui compte treize cents habitans, dont un tiers esclaves, est composé de familles venues pour la plupart de la rive gauche, depuis

la fixation des limites entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Les désagrémens qu'ils éprouvèrent alors de la part des Américains, les vexations dont ils furent les victimes, les déterminèrent à abandonner leurs maisons et les belles terres qu'ils possédoient, pour fixer leur domicile sur la rive espagnole, où on leur offroit asile et protection. La rivière Gabori, près de laquelle ils sont bâtis, devient au moindre orage un torrent impétueux, mais reste à sec plus de la moitié de l'année ; ils n'ont alors d'autre ressource que l'eau de leurs puits, qui est généralement de mauvaise qualité.

/Ce fut dans les premiers jours de mai que j'arrivai à ce village. A peine avois-je mis pied à terre, que mon compagnon de voyage me prévint que dans un gouvernement militaire on devoit commencer ses visites par le Commandant de la place, et que l'usage et la loi vouloient que l'on s'y présentât avant d'avoir été dans aucune autre maison. Je me

±

gardai d'être récalcitrant ; et après avoir objecté seulement le désordre de ma toilette, à laquelle il m'assura que l'on ne feroit aucune attention, je me rendis avec lui chez M. le Commandant, à qui il me présenta. Il me reçut avec cette franche cordialité et cette honnêteté sans façon qui depuis si longtemps ont été remplacées en France par la politique et la triste cérémonie. Après les premiers complimens, je le priai de me conduire à Mad. la Commandante ; ce qu'il fit aussitôt quoique j'eusse été prévenu, je ne pus regarder sans rire cette femme, qui m'étonna d'autant plus, que je m'étois fait une haute idée du luxe Espagnol et de la dignité extérieure que mettent dans leur réception les personnes en place. Le portrait que je pourrois en faire, seroit trop au dessus de la réalité pour me permettre de l'entreprendre ; il me suffira de dire que lorsque Callot auroit réussi à faire une figure aussi grotesque, il lui auroit été impossible de la vêtir d'une manière aussi discordante avec les usages adoptés par le monde civilisé. Cette belle Dame qui avoit des petits enfans de dix ans, en avoit un pour son propre compte à la mamelle ; quoique le dix-huitième, elle ne désespéroit pas de lui donner encore quelques frères ou sœurs, mais si elle avoit un côté peu brillant, elle en avoit un qui la rendoit bien respectable ; et ce seroit un tort réel que je lui ferois ainsi qu'à son mari, si je ne leur rendois pas

la justice qu'ils méritent. Humain, généreux,
compatissans

±

33

compatissans, ils sont regardés dans tout le village comme les pères des pauvres : tout ce qu'ils ont appartient à ceux qui en ont besoin ; et quoique pères de douze enfans vivans, ils donnent avec empressement tout ce qu'il est en leur pouvoir de donner. La Commandante, particulièrement à qui une longue expérience à donné quelques connoissances des maladies des enfans, ne refuse jamais son ministère, lorsque quelques mères affligées ont recours à elle. Nuit et jour elle est au service des malades, desquels elle n'exige pas même de la reconnaissance./

86 La rive droite du Mississippi, à peine connue il y à cinquante ans, ne comptoit d'autres habitans que quelques chasseurs qui alloient se construire des cabanes à peu de distance des peuples sauvages avec lesquels ils trafiquoient : tandis que la gauche cultivée et bien habitée offroit depuis long-temps aux traiteurs un dépôt pour leurs marchandises, des ressources de tout genre dans leurs besoins, et un asile paisible, lorsque fatigués de leur pénible métier, ils vouloient terminer leurs jours dans le calme et l'abondance. Un grand village bâti sur la rivière des Kaskaskias, dont il ne reste que des débris, prouve qu'avant la cession du Canada aux Anglois, ce pays comptoit de riches et nombreux habitans. Les Jésuites y avoient construit un beau couvent, où ils envoyoient des missionnaires pour travailler à propager la foi et la civilisation parmi les nations Indiennes ; et le fort de Chartres que le gouvernement y avoit fait élever pour proté-

±

ger les habitans contre les incursions des Sauvages prouve l'intérêt qu'il prenoit à l'agrandissement et à la prospérité de cette colonie naissante.

87. Mais le traité de 1763. devoit en arrêter le cours. A cette époque, une partie des habitans abandonna le pays pour retourner en France : une autre fut habiter la basse Louisiane ; une autre enfin passa la rivière et vint former un établissement sur une terre inhabitée, mais où ils pouvoient vivre François. Tels sont les motifs qui firent jeter les premiers fondemens de Sainte-Genève. Outre la désertion volontaire d'une partie des habitans des kaskaskias, ils se virent quelques années après leur cession à l'Angleterre, contra-

ints par une force majeure d'abandonner leurs maisons. Déjà les inondations successives avoient enlevé une partie des terres qui les séparoit du fleuve ; déjà les eaux battoient les murs du fort de Chartres et le démolissoient journellement : ils prirent le parti prudent de transporter leurs demeures sur la côte voisine où ils sont encore aujourd'hui. Ce déplacement accrut beaucoup la population de Sainte-Geneviève.

88 Si la cession de la rive gauche du Mississipi aux Anglois avoit engagé un grand nombre de François à l'abandonner, le traité de 1783, par lequel elle devenoit une portion des Etats-Unis, augmenta bien plus encore l'émigration. Vexés et volés par les Américains,

±

34

sans espoir d'obtenir justice, la plupart des habitans se transporterent sur la rive droite, devenue Espagnole depuis 1766. Le petit nombre de ceux qui sont restés sur la partie Américaine, quoique moins exposés aujourd'hui aux vexations, n'attend pour l'abandonner que le moment où la France rentrera en possession de son ancienne propriété.

89 Les habitans de Sainte-Geneviève, uniquement livrés à la culture, paroissent naître sans ambition ni desirs. Possesseurs en commun d'une portion de terre dont la fertilité excède tout ce que l'on peut imaginer, ils sèment et récoltent en peu de jours leur subsistance de l'anⁿée. Ils retirent des mines de plomb qui les avoisinent, et où ils ont un droit légal, assez de minéral pour se procurer en peu de temps leurs vêtemens et leurs autres besoins ; car le plomb est la monnoie de ce pays, qui ne possède aucun autre objet d'échange. Sans instruction ni desir de s'instruire, les jeunes gens ne s'occupent qu'à chasser, monter à cheval et danser. A peine lorsque le cas l'exige, trouve-t-on dans le village deux personnes pour servir de témoins et signer les procès-verbaux. Aussi vivent-ils dans l'ignorance la plus crasse des choses mêmes qui touchent à leurs plus proches intérêts. A la bonhomie près qui paroît les caractériser généralement, je n'ai pu leur découvrir aucune qualité, quoique

±

j'aie fait parmi eux assez long séjour. Les enfans élevés pêle mèle avec les petits Sauvages, dont une nation habite le centre du village, contractent leurs

goûts, leurs habitudes, mais particulièrement leur indolence.

90. Les Indiens qui habitent Sainte-Geneviève connus sous le nom de Péorias, sont les débris d'une tribu nombreuse, mais presque entièrement détruite aujourd'hui par la guerre, par la petite vérole et sur-tout par l'usage des liqueurs fortes. Amis constans des François, auxquels ils ont donné des preuves réelles d'attachement lors de leur établissement sur cette rive ; la crainte des nations voisines qui paroissent avoir juré leur perte, les á engagés à se retirer parmi eux, où ils sont à l'abri de toute insulte. Mais autant ils sont respectés tant qu'ils demeurent dans le village, autant ils ont à souffrir lorsqu'ils s'en éloignent. Il n'y a pas de chasse où ils ne perdent quelques guerriers et où ils ne voient augmenter le nombre de leurs ennemis ; par la raison seule qu'ils deviennent chaque jour moins dangereux.

91. Ainsi que la plupart des nations Indiennes de la haute-Louisiane, qui trafiquent avec les peuples civilisés, les Péorias chassent et combattent avec la carabine dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Leur vêtement qui consistoit autrefois en un petit tablier, des mitasses (*) et

(*) Espèce de pantalon séparé en deux parties.

des moksines (**) en peau, à été changé en un brague de drap bleu, une chemise d'indienne, et des mitasses de drap écarlate ou bleu. Les souliers sont la seule partie de leur habillement qu'ils aient conservée. La peau de buffle dont ils s'enveloppoient et qui leur servoit de lit, à été remplacée par des couvertures de laine ou de drap qu'ils portent dans toutes les saisons. Paresseux, ivrognes et voleurs, ils ne chassent l'été que pour se procurer des liqueurs fortes ; le reste de leur temps est employé à fumer, manger, danser ou jouer à la balle. Les femmes Péorias sont vêtues à peu près comme les hommes, si ce n'est qu'aulieu de mitasses, elles portent une espèce de jupon en drap qui leur descend jusqu'aux genoux, et qui leur presse tellement les cuisses qu'elles marchent, pour ainsi dire, sans en faire usage. Presque toutes les nations avec lesquelles les Blancs commercent, sont vêtues de même. Celle des Chawanons me fournira les particularités qui peuvent concerner ces peuples dégénérés depuis la découverte de leur pays.

En el mismo Libro pag.^a 420.

Chapitre XLVII.

92 Avantages territoriaux de la Louisiane po^r la France ; ceux qu'elle offre à sa marine.

93 Par le traité de 1796. entre l'Espagne et les Etats-Unis, la Louisiane reçut de nouvelles bornes. Ses limites

(**) Espèce de chaussons en peau de chevreuil qui montent jusqu'à la cheville du pied, où ils s'attachent avec des cordons de peau.

±

qui comprenoient autrefois les deux rives du Mississipi jusqu'à l'Ohio, furent fixées à la rive gauche de ce beau fleuve au-dessus du trente-deuxième degré ; et l'Espagne ne resta en possession de son cours entier que depuis cet endroit jusqu'à son embouchure, qui est pars les 29^d 51", selon l'estime générale.

94. Depuis le treintième degré de latitude, la Louisiane sans bornes au Nord ni à l'Ouest, jouit donc du bénéfice de tous les climats de l'Europe, et peut en fournir toutes les productions. Presque dans toute son étendue, l'air y est sain, la terre riche, les mines abondantes ; elle est si bien entrecoupée par les rivières qui l'arrosent, que quelle que soit la distance de ses habitans, ils sont assurés d'y jouir d'une communication facile et non interrompue.

Capitulo 32. 22. (pag.117). Actifs, (les Chawanons) industriels et

bons chasseurs, ils se procurent sans peine leurs vêtements, et traitent leur superflu pour des bijoux d'argent dont ils sont très-curieux. En la palabra traitent pone un reclamo para el margen, donde dice : „traitent. Seul terme en usage dans le pays pour désigner les Echanges que les Blancs font avec les Sauvages.

/Capítulo 31. (pag. 285) Almagon dice. Ils désignent les Sorciers par le nom de Manitou, qui signifie Esprit. Vease el numero 24 atrás./

Capítulo 33. (pagina 309). Déjà ils en étoient aux mains et se battoient avec intrepidité, lorsqu'un jeune chef Ottotatoc nommé les Yeux bleus, monté sur un cheval vigoureux, s'avance au milieu des combattants. **Vu.** Sobre la palabra Les Yeux bleus hace recaer esta nota marginal : „Presque tous les Sauvages ont des noms tirés de leur conformation, ou des animaux qu'ils preferent.

±

36

Capítulo.30. (pag. /273/ {272}). Calumet. Tuyau de pipe garni de porc-épic et des plumes d'oiseaux, long de deux pieds et demi, ou trois pieds.

Capítulo 31. (pag.285 {281}) Ont-ils (los Salvajes de Missouri) a parcourir un terrain inconnu ? Ils s'orientent et ne perdent jamais de vue leur direction. De quel étonnement n'est-il pas saisi, lorsqu'a l'inspection d'un pas qu'il peut à peine reconnoître, son conducteur lui apprend que dix, douze, ou quinze hommes y ont placé leurs pieds, qu'il lui voit suivre cette piste dans les forêts les plus épaisses, sur les rochers les plus arides, sans jamais prendre le change ! Une feuille déplacée, un petit caillou retourné lui suffit pour éveiller leurs soupçons ; tant l'habitude a perfectionné les sens de ces hommes qui ne vivent que pour eux et par eux.

Capítulo 33. (pag. 296). La veille du depart, il se fait dans la cabane du grand chef, un dernier festin, auquel se trouvent tous les guerriers disposés à le suivre ; la natte de guerre s'y déploie, on la fait fumer et on lui offre les prémices du repas. L'on continue ces mêmes ceremonies pendant tout le voyage ; le calumet du Partisan est placé auprès de la natte. Ces nattes, chez les nations du haut Missouri, sont faites avec des peaux de différens oiseaux de proie teintes en rouge, auxquelles est attaché un épi de maiz blanc. Le chef de guerre la porte durant toute la marche, attachée a son cou. Aquí añado § enel cap. 31 (pag.284) dice § : Partisan, es, Nom de un chef de petit Parti de guerre.

- Capítulo 20. Enel habla mucho el Autor del Territorio de Kentucky, y entre otras cosas dice lo siguiente (pag.151). Depuis long-tems les terres que nous laissons à notre gauche, dependoient du Kentucky, dont il me tarδοit de parcourir quelques parties. Sa rapide population, la richesse de ses terres, l'étendue de son commerce, le prodigieux accroissement de ses villes, excitoient ma curiosité, et me faisoient desirer de m'assurer par moi-même de la prospérité de cet état naissant, dont j'avois entendu dire des choses surprenantes.

Capítulo 43. (pag. 385). Iberville paroît être le premier qui remonta le Mississipi avec quelques vaisseaux que lui avoit accordé Louis XIV. La Salle

±

qui quelques années auparavant, l'avoit descendu jusqu'à son embouchure, avoit, a son retour en France obtenu du Gouvernement une petite escadre avec laquelle il tenta de retrouver les bouches de ce beau fleuve, mais battu par les vents, qui sont quelquefois très-violens dans le golfe du Mexique, il échoua à une grande distance Ouest, où, apres avoir souffert avec sa petite troupe toutes sortes de peines et de fatigues, il perit miserablement de la main des Sauvages, excités à ce crime par quelques-uns de ses officiers subalternes. Mieux informé, ou plus heureux, Iberville laissa quelques aventuriers sur les bords du Mississipi, leur donna des vivres, des habits, quelques bagatelles propres au commerce des Indiens, et retourna en France. Sur le rapport qu'il fit à Louis XIV de la richesse du pays qu'il avoit decouvert, de la beauté de sa situation et des grands avantages qu'il promettoit, il lui fournit de nouveaux secours. Plusieurs aventuriers se joignirent a lui pour aller se fixer dans ces contrées nouvelles, et le Gouvernement y reunit un certain nombre de bandits, trop heureux de éviter par l'exil les punitions qu'ils avoient méritées.

A son retour dans le Mississipi, Iberville trouva les hommes qu'il y avoit laissés, dans l'état le plus déplorable. Les uns avoient péri par la main des Sauvages, d'autres par la chaleur excessive du climat, d'autres enfin par la morsure des reptiles dont ce pays abondoit. Ceux qui avoient survécu s'étoient construits des cabanes, qu'ils avoient entourées des pieux, et s'étoient mis par-la a l'abri des incursions de leurs ennemis. Son retour leur rendit l'esperance et le courage. Il traita avec les nations voisines, leur fit des presens, et en obtint la promesse que ses gens ne seroient point troublés dans leur établissement, auquel il donna le nom de nouvelle Orleans ; mais sa mort prématurée suspendit ses travaux. Le desordre se mit dans la colonie naissante ; la jalousie engendra les partis, les haines, la desorganisation. Au lieu de penser à travailler, chacun ne fut occupé que des moyens de se nuire ;

enfin tout étoit dans l'état le plus déplorable, lorsqu'en 1712 M^r. de Crozat obtint de Louis X^{iv} la concession de la Louisiane. Elle comprenoit les deux rives du Mississipi dans tout son cours, une partie de l'Ohio jusqu'au Miami, et s'étendoit jusqu'au lac Eric, qui faisoit les limites du Canada. Pendant le peu d'années que M^r. Crozat resta en possession de la Louisiane, il y attira quelques cultivateurs et y transporta une foule d'aventuriers et de bandits. Contraints par le besoin, ils commencerent à défricher quelques terres sur les bords du fleuve, où ils cultivèrent le riz, qui croissoit naturellement dans ces terrains aquatiques. Vu.

Fin.